

# **UCLA**

## **Paroles gelées**

### **Title**

Une lecture des Larmes d'Eros, ou une autre "nécessité de l'impossible"

### **Permalink**

<https://escholarship.org/uc/item/9q64v74w>

### **Journal**

Paroles gelées, 9(1)

### **ISSN**

1094-7264

### **Author**

Mainil, Jean

### **Publication Date**

1991

### **DOI**

10.5070/PG791003246

Peer reviewed

## Une lecture des *Larmes d'Eros*, ou une autre "nécessité de l'impossible"

---

Jean Mainil

Je m'enfoncerai dans un ensemble  
dont la cohésion pourra  
m'apparaître à la fin . . . (Bataille)

Ecrire sur Bataille, c'est, comme le dit Derrida, "une nécessité de l'impossible."<sup>1</sup> Comment peut-on en effet "dire dans le langage—de la servilité—ce qui n'est pas servile"? Puisqu' "il faut parler" pour "garder la souveraineté" de la parole de Bataille, pour en distinguer le possible "non-sens" de "toute négativité," nous voilà contraints à l' " 'impossible' commentaire" (385). Le discours critique sur l'oeuvre de Bataille devient donc impossible *et* nécessaire. Mais comment penser la pluralité, la fragmentation de la pensée et de l'écriture de Bataille sans la com-prendre, sans l'entasser, sans l'asservir à un système sans cesse tenté par la totalisation? Comment, dirait Sichère, "ne pas engager sa propre limite dans une telle lecture, dans une telle pensée?"<sup>2</sup> Comment ne pas expurger du texte tout ce qui dé-range sa taxinomie? Comment en rendre compte sans en faire la somme? Comment de plus éviter de tomber dans la connaissance absolue d'un texte qui refuse justement cette position? Comment réconcilier l'oeuvre de Bataille avec notre désir d'en parler qui, selon Kristeva, serait, comme tout désir, cette "négation de l'objet dans son altérité ou comme 'vie indépendante' et son introduction dans le sujet connaissant?"<sup>3</sup> Quelle stratégie trouver pour résister à notre désir d'enfermer Bataille dans un discours significatif totalisant?

Le discours de Bataille présente deux écueils, nous tend un piège à deux niveaux. La parole inscrit le non-savoir, la perte à l'intérieur d'un discours que l'on pourrait qualifier de significatif, mais il est d'autre part difficile de résister à la perte de sens, à la dissolution soudaine du discours qui *s'abîme*, sans chercher une fuite, sans refuser ce vertige qui nous prend face au néant, à la disparition de sens. La première "solution" (dans le sens où on chercherait une dissolution de ce sentiment de vertige, de nausée) consisterait à rassembler les textes de Bataille en un ensemble ("l'oeuvre") à l'intérieur duquel le vertige ne s'inscrirait que comme moment passager qui se dissoudrait dans son intégration à un système cohérent. La seconde stratégie pourrait nous conduire à établir à l'intérieur d'un seul texte une totalisation similaire, et à refondre le discours de Bataille, en remplissant ce qui "manquerait," en prenant soin de reconnaître les moments d'accession au non-sens, mais en les comblant d'un sens qui serait *ailleurs* dans le texte. Pour ne pas éviter le piège tendu par le vide, l'abîme, le vertige il faudrait donc analyser un seul texte, et pour éviter une totalisation de ce texte, il faudrait ménager à l'intérieur de notre discours un espace qui serait libre à défaut d'être infini, un espace où la pensée pourrait se développer à travers sa propre naissance, au-delà de sa propre mort. Mais comment ouvrir, créer cet espace?

Pour parler de l'oeuvre de Bataille, nous pourrions, par exemple, adopter une parole mimétique et créer un texte où s'opposent "discours significatif" et "parole poétique, extatique, sacrée," opposition qui, selon Derrida, serait "cette parole de souveraineté," celle de Bataille (Economie 383). Pour sortir de l'impasse, l'"impossible" commentaire" glisserait lui aussi dans un domaine au-delà de la stricte formulation. Il semblerait que nombre de critiques de Bataille aient adopté ce discours. Chez eux, l'utilisation de métaphores essaye d'emporter le discours significatif à un niveau où le fragmentaire possible renaît, de rendre à toute inter-prétation son caractère transitoire, inter-médiaire: il y aurait "non révélation d'un être déjà-là, mais production" (Sichère 66). Il y aurait dans cet espace métaphorique la possibilité d'expliquer le texte de Bataille, plutôt que de l'exprimer: nous pourrions en déployer les contours métaphoriquement plutôt qu'en extraire l'essence rationnellement.

Le texte de Bataille que j'ai choisi de lire ici combine un discours de "raison" à un parler érotique qui le fait en quelque sorte exploser de l'intérieur. Il s'agit du dernier texte que Bataille publia de son vi-

vant, et qui reste dans l'ombre d'oeuvres plus "théoriques" telles que *L'Érotisme*.<sup>4</sup> Il est vrai que Bataille s'y réfère à d'autres oeuvres qui seraient plus "complètes," plus "finies," et en quelque sorte nous invite lui-même à considérer *Les Larmes d'Eros* comme une partie d'un discours plus large, de "l'oeuvre" dans son ensemble. Il avoue notamment "dans un exposé rapide, représenter les faits dans leur ensemble" et se voit "obligé de remettre à un autre ouvrage le développement auquel se lie [son] affirmation (du fait d'un caractère philosophique inévitable)."<sup>5</sup> Le but du texte, d'autre part, est d'ouvrir "à la conscience de soi" (620), de "rendre sensible le glissement de l'érotisme sans mesure à l'érotisme conscient" (624, je souligne). En tant que sensibilisation à ce qui est proprement humain et qui nous définit, ce texte naît, se construit de sa propre fragmentation, de ses propres cendres, celles dans lesquelles Bataille semble avoir voulu nous l'offrir.

Dans une première partie, j'essayerai d'abord d'expliquer, de "déplier" *Les Larmes d'Eros*. Je me concentrerai sur le discours de "raison" à l'intérieur duquel s'inscrit l'érotisme du texte et cernerai, grâce à une analyse détaillée, un espace métaphorique. Dans une seconde partie, j'analyserai, à l'intérieur de l'espace dégagé, les métaphores spécifiquement spatiales que certains critiques (Foucault, Barthes et Fourny) ont utilisées pour parler de l'oeuvre, de la parole de Bataille.

Je vous parlerai, donc, d'une lecture.

Dans son "Avant-Propos," Bataille nous déclare que l'"origine" des rapports de l'érotisme et de la morale nous est donnée "dans les rapports de l'érotisme et des superstitions les plus lointaines de la religion" (575), et que si nous voulons étudier ces rapports et comprendre leur position aujourd'hui, nous devons remonter le cours du temps, de l'histoire. Il affirme d'autre part que notre condition humaine nous empêche d'exclure le "désir brûlant" au profit du "calcul réfléchi de la raison" (575). Ces deux premières propositions se renforcent mutuellement pour rendre impossible tout discours de la raison: la deuxième exclut la possibilité de donner tout pouvoir à la rationalité, mais même la première, qui fait appel à une logique linéaire et accumulative, contient sa propre contradiction. En effet, nous sommes inclus dans l'objet de notre étude, et puisque "nous" sommes cet objet, notre vision n'aura lieu que de l'intérieur et notre parole ne résonnera donc que dans les limites de notre écoute hu-

maine. Le texte des *Larmes d'Eros* est à l'image de ces tensions: jamais, le désir ne peut être exclu, même lorsqu'on crée une opposition binaire (raison/histoire linéaire vs. désir/discours érotique) qui semble donner un territoire exclusif à la rationalité. La parole de Bataille, paradoxale, discordante, est aussi "absurde" (575) que les rapports entre la morale et le désir.

Cette parole serait non seulement le discours de la raison *et* celui de la passion, mais elle naîtrait au moment où l'une empiète sur l'autre. Elle est le lieu de ce mélange, de cette défaillance des frontières qui les séparent, de ce chevauchement, elle est la *transgression* de la raison par l'érotisme ou de l'érotisme par la raison. Le propos de Bataille est de comprendre "l'humain" en scrutant les rapports entre la raison et l'érotisme. Mais vu la défaillance de l'opposition qu'il construit, si nous voulons comprendre l'humain tel qu'il se définit par l'érotisme, il faut subir cet "affolement" érotique de la transgression, du désir brûlant, qui s'immisce dans la parole rationnelle et "froide." Il faut mettre en scène la transgression. C'est ce que fait le texte de Bataille lorsqu'il affirme que "*l'essence de l'homme fût-elle donnée dans la sexualité—qui en est l'origine et le commencement—lui pose un problème qui n'a d'issue que l'affolement*" (576). Si l'érotisme nous "fonde," on pourrait en effet espérer qu'il comble une quête de l'origine et nous donne un Sens, une essence. Or pour Bataille, la découverte de cette "origine" entraîne nécessairement l'"affolement." Et cet affolement, qui devient, en quelque sorte l'essence absolue, est le lieu où raison et érotisme, désormais indissociables, transgressent tous deux leurs limites en même temps.

Le même "affolement" ne va pas manquer d'avoir lieu si on lit *Les Larmes d'Eros* comme un texte dont la logique évolutionniste voudrait rendre compte de l'histoire de l'érotisme. Le rapport entre le discours de "raison" évolutionniste de Bataille et l'érotisme, comme le rapport entre raison et érotisme, est "affolant." Bataille affirme qu'il veut "rendre sensible le glissement de l'érotisme sans mesure à l'érotisme conscient" (624) et qu'il ne peut le faire qu'en remontant le cours de l'histoire: "Il serait inutile de chercher à comprendre l'érotisme, si nous ne pouvions parler de ce qu'il fut à l'origine" (590). Nous ne pourrions comprendre notre érotisme si nous ne le placions pas dans le contexte de son évolution: "Inutile d'insister: seule la succession des moments s'éclaire. Un moment n'a de sens que par rapport à l'ensemble des moments. Nous ne sommes chaque fois que des fragments dépourvus de sens si nous ne les rapportons à d'autres

fragments" (625). *Les Larmes d'Eros* remonte à l'Homo Faber, l'Homo Sapiens, passe par l'Antiquité, le Christianisme, le Moyen-Age, le Maniérisme, le Libertinage avant d'atteindre l'"Epoque Moderne." Et la structure même du texte reflète cet évolutionnisme. Nous commençons la lecture par un "Avant-Propos," passons par "Le Commencement" (Première Partie), "La Fin" (Deuxième partie), avant d'arriver à la clôture intitulée "En Guise de Conclusion." La structure du texte semble donc projeter et refléter l'"ensemble du temps" (625) qu'il est nécessaire de considérer pour comprendre le présent. Mais, pris dans ces termes, le discours serait aussi une accumulation, une somme annoncée par une introduction, et à laquelle se superpose une conclusion. Mais "personne n'imagine un monde où la passion brûlante cesserait décidément de nous troubler . . ." (575). Le discours de Bataille, s'il se résumait à ce principe évolutionniste serait donc du domaine de "l'inimaginable." Comment un discours de raison, bâti sur un principe évolutionniste, c'est-à-dire d'accumulation et de travail sédimentaire, pourrait-il rendre compte de la dépense, de la perte? Si, comme Bataille le dit, "parlant dans les limites utilitaires de la raison, nous percevons le sens pratique et la nécessité du désordre sexuel" (587), quand percevons-nous à l'intérieur de son propre discours de raison, l'apparition de la perte, du désordre, de la transgression, de l'érotisme? L'érotisme défini en termes de "perte," de "dépense," n'y serait pas représenté. Pour saisir le caractère humain, érotique et rationnel de ce discours brûlant et froid, il nous faut maintenant analyser les ruptures possibles du cadre, la "violence du dépassement" (576) faite aux "limites utilitaires de la raison" (586).

La rupture de l'espace discursif de la raison se fait à deux niveaux: au niveau de la parole (qui se voudrait systématiquement "scientifique"), et au niveau de la structure linéaire (dont la rigueur elle aussi se veut scientifique) dans laquelle cette parole est insérée. Avant d'analyser les endroits où la parole qui s'annonce comme scientifique explose d'un "excès de transports" (577) qui la brise et la pulvérise, je vais analyser ce que j'appellerai l'auto-subversion du cadre herméneutique. Dans la première partie du "Commencement" ("La Conscience de la mort"), Bataille nous révèle que l'"aspect essentiel de ce que les recherches préhistoriques apportent à la connaissance" est "la naissance de cette émotion extrême, que nous désignons sous le nom d'érotisme, et qui oppose l'homme à l'animal" (584). C'est par la connaissance de la mort que l'humain se différencie de l'animal, et "c'est

à partir de cette connaissance que l'érotisme apparut, qui oppose la vie sexuelle de l'homme à celle de l'animal" (584). L'humain a peur de la mort, de cette "violence" étrangère à "l'ordre reçu" (585). C'est par cette violence que nous subissons et dont nous avons conscience que naît l'érotisme: c'est "du fait que nous sommes humains, et que nous vivons dans la sombre perspective de la mort, que nous connaissons la violence exaspérée, la violence désespérée de l'érotisme" (586). Nous pouvons donc postuler que "la conscience de la mort" et l'érotisme qui en découle définissent l'humain en le séparant de l'animal.

Dans la deuxième partie du "Commencement" intitulée "Le travail et le jeu," Bataille émet au sujet de notre origine "humaine" une autre théorie. Rappelant qu'il serait "inutile de chercher à comprendre l'érotisme si nous ne pouvions parler de ce qu'il fut à l'origine" (590), Bataille postule le travail (et non plus la connaissance de la mort) comme étant le fondement de notre dissociation de l'animal:

Mais si, voulant comprendre l'homme en général, je veux en particulier comprendre l'érotisme, une première obligation s'impose à moi: tout d'abord, je dois donner la première place au travail. D'un bout à l'autre de l'histoire, en effet, la première place appartient au travail. (590)

Un peu plus loin, Bataille déclare: "Je ne puis dans les limites de ce livre rendre plus clair le caractère initial, décisif, du travail" (594). Après avoir insisté sur le caractère initial de la connaissance de la mort et de l'érotisme, Bataille déclare maintenant que "bien entendu, c'est le travail qui dégagea l'homme de l'animalité initiale," que "c'est par le travail que l'animal devint humain," et que "le travail fut *avant tout* le fondement de la connaissance et de la raison" (592, je souligne). Est-ce en fin de compte la connaissance de la mort et l'érotisme ou le travail qui sépare l'homme de l'animal? Comment réunir, com-prendre que "le singe diffère essentiellement de l'homme en ce qu'il n'a pas la connaissance de la mort" (585) et que "c'est évidemment le travail qui de lui [l'homme] fit l'être humain, l'animal raisonnable que nous sommes" (591)? Y aurait-il contradiction?

Bataille ne se décide pas, à l'intérieur de ce texte, à isoler une origine (par définition unique) de notre "essence." Mais est-ce pour autant un discours paradoxal qu'il nous tient? Si nous ne considérons que les déclarations de Bataille sur sa méthode (il faut considérer un fragment dans le contexte d'autres fragments, il faut remonter à l'origine pour comprendre notre essence aujourd'hui),

nous pourrions lui faire le reproche de ne pas appliquer la méthode évolutionniste, scientifique qu'il nous promet (et annonce comme étant la seule valable). D'autre part, si nous nous souvenons qu'il affirme qu'il y a en nous cohabitation, symbiose entre la raison et le désir, nous pouvons voir dans le discours de Bataille une parole mimétique, une parole humaine, elle-même constituée de désir et de raison, "au-dessus de la précision historique" (575).

Dirons-nous en fin de compte que la parole de Bataille est contradictoire? Il semblerait que la notion de contradiction implique une grille de lecture elle-même totalisante. Alors que la parole de Bataille avance, remonte le cours de l'histoire, nous remontons nous-mêmes le cours de sa parole pour relever les failles logiques que Bataille, lui, ne résout pas. Mais cette parole va plus loin; ou plutôt, elle va de l'avant tandis que nous voilà coincés dans un mouvement de recul dans le texte. Nous voilà croyants nous aussi que la parole ne peut être comprise que dans le contexte de son passé. Nous voilà invoquant des pré-textes explicatifs. Nous voilà dans la transgression de notre lecture, refusant le sens du discours. Devrions-nous écouter la parole de Bataille d'une autre oreille? La "raison" de Bataille aurait parlé sans qu'on ne l'entende? De fait, elle est au rendez-vous:

Mais s'il est vrai que le travail est l'origine, s'il est vrai que le travail est la clé de l'humanité, les hommes, à partir du travail, s'éloignèrent entièrement, à la longue, de l'animalité. Ils s'en éloignèrent en particulier sur le plan de la vie sexuelle. Ils avaient d'abord adapté dans le travail leur activité à l'utilité qu'ils lui assignaient. Mais ce ne fut pas seulement sur le plan du travail qu'ils se développèrent: c'est dans l'ensemble de leur vie qu'ils firent répondre leurs gestes et leur conduite à une fin poursuivie. (591)

Bataille ne résout pas ce que nous avons perçu comme une contradiction. Au contraire, son discours avance, rassemble et combine en une interprétation possible les éléments discordants qui le constituent. Le discours du possible ("s'il est vrai . . .") a remplacé la totalisation scientifique ("*bien entendu*, c'est le travail qui dégagea l'homme de l'animalité initiale" ou "*c'est évidemment* le travail qui de lui fit l'être humain" [591, je souligne]). Nous voilà au-dessus de la précision historique. Nous avons quitté le domaine scientifique et nous avançons, pas à pas dans les "sciences humaines." Bataille interprète le travail et l'érotisme comme étant basés sur la recherche de moyens destinés à atteindre le but poursuivi. Nous pouvons donc

dire que la synthèse de ces deux éléments (érotisme et travail) va au-delà de ses composantes.

Mais ne nous méprenons pas à l'apparente simplicité de cette synthétisation. En effet, examinons la façon dont la pensée se déplace. Bataille a d'abord postulé que l'essence humaine est définie par la connaissance de la mort et par l'érotisme. Mais c'est aussi le travail qui nous fonde. Bataille conclut donc, qu'en fait, c'est la recherche de moyens pour atteindre un but qui nous définit car seule cette recherche est commune à nos deux essences. La conduite rationnelle qui nous pousse à adapter nos moyens en fonction d'un but constituerait donc notre quintessence. D'autre part, cette quintessence implique que nous étions des êtres rationnels avant de devenir l'objet de désirs brûlants. A l'origine, l'homme est donc un être rationnel; mais par un raisonnement similaire à celui qu'il applique au travail (la recherche d'une fin par des moyens) l'homme transforme aussi la sexualité instinctive des animaux en une "recherche calculée de transports voluptueux" (592), c'est-à-dire en érotisme. Dès le début de notre histoire, à l'endroit même où l'on recherche l'origine de l'érotisme et de sa définition par la distinction entre érotisme et travail, il y avait donc contamination de l'érotisme par le travail.

Il semblerait que le travail et l'érotisme aient des buts similaires. Souvenons-nous que c'est la notion de travail qui fonde notre érotisme. Cependant, comme le remarque Bataille, le travail et l'érotisme ont des buts diamétralement opposés. Tandis que le travail est fondé sur le "désir d'une acquisition, d'un accroissement" (592), l'érotisme vise à la "perte" (592), à la dépense. Selon Bataille, intervient ici une autre influence: celle de l'érotisme sur le travail. En effet, alors que la recherche d'une fin nous avait séparés de l'animal et avait fait naître l'érotisme, c'est à présent l'érotisme qui entraîne le travail dans le domaine de l'inutile, de la perte: "A la fin, ce n'est pas le travail, *mais le jeu*, qui décida lorsque l'oeuvre d'art s'accomplit et que le travail devint, en partie, dans d'authentiques chefs-d'oeuvres, autre chose qu'une réponse au souci de l'utilité" (594). C'est, en fin de compte, l'art, le travail inutile, qui couronne notre achèvement.

Si nous reprenons brièvement la pensée de Bataille pour en définir l'évolution, nous voyons comment Bataille organise des éléments qui, dès le début cohabitent, dans l'homme comme dans le discours: le travail et l'érotisme. Après la première contamination de la sexualité par le travail, c'est le travail qui subit l'influence de l'érotisme et

devient art. Il ne s'agit pas vraiment d'une évolution linéaire, mais plutôt circulaire. Cependant, nous n'en revenons jamais à la conception du travail tel qu'il nous définit au début. La parole, ici, évolue dans un mouvement que Blanchot décrit comme un "redoublement":

la parole est divisée, redoublée: ce qui est dit une fois d'un côté, est redit une deuxième fois de l'autre côté et non pas seulement réaffirmé, mais (parce qu'il y a reprise) élevé à une forme d'affirmation nouvelle où, changeant de place, la chose dite entre en rapport avec sa différence, devient plus aiguë, plus tragique, non pas plus unifiée, mais au contraire suspendue tragiquement entre deux pôles d'attraction.<sup>o</sup>

Si la parole de Bataille est "suspendue," le mouvement de contamination qu'elle entraîne dans son sillon semble être irréversible. Alors que Bataille avait déclaré avoir une approche heuristique évolutionniste, les contaminations de l'évolution à l'intérieur de la recherche s'étendent à l'outil même de cette recherche: au début du texte, Bataille utilise l'exemple des grottes de Lascaux pour démontrer historiquement la cohabitation de la connaissance de la mort, de l'érotisme, et du travail. Mais plus tard, lorsqu'il cherche à faire de l'avènement de l'art et du jeu, le point culminant de notre évolution, Lascaux n'est plus cet endroit sombre et lugubre "qui trahit en même temps le respect et la peur" (Bataille 585): Lascaux est désormais consacrée au jeu, à l'art et à la "*passion*" d'obéir à la séduction, c'est-à-dire, à l'érotisme (595). Il y a donc une contamination de Lascaux, une interprétation (poétique) d'un objet que Bataille déclare utiliser comme preuve (scientifique).

L'écriture de Bataille semble donc évoluer non pas le long d'une ligne droite, mais plutôt au travers d'une trame à l'intérieur de laquelle les éléments se contaminent. Le cadre général du texte nous annonce un discours linéaire, historique, structuré. Nous avons vu comment à l'intérieur de ce cadre fini projetant une vision structurée de notre origine, nous passons sans cesse à des niveaux différents de causalité, comment dans un discours qui annonce l'évolution comme seul outil heuristique possible, nous sommes entraînés, invités à naviguer dans un champ d'influences. Cette navigation en quelque sorte détruit de l'intérieur le cadre à l'intérieur duquel elle s'inscrit. Une telle écriture ne serait donc pas régie par une accumulation, mais par une forme de répétition amplifiée, de contamination heuristique et poétique. L'érotisme, d'autre part, est pure dépense, pure perte. Si l'amplification est perte, elle n'est jamais perte pure: si Bataille

remet en question les explications qu'il a avancées auparavant, cette remise en question qualifie, mais ne détruit pas, les assertions antérieures. Or il ne suffit pas de rompre le discours rationnel pour accéder au discours érotique. S'il est vrai que le discours érotique ne peut naître qu'à l'intérieur d'une parole raisonnable, il faut qu'il soit néanmoins perte, dépense. Nous allons analyser les passages des *Larmes d'Eros* où cette rupture dans le rien, dans la dépense fait exploser le cadre du discours rationnel.

Lorsqu'il élabore sa définition du sacré que l'interdit qui le frappe fait naître, Bataille semble lui-même pris de cet envoûtement caractéristique de la transgression. Au moment où il nous déclare que la *transgression* de l'interdit envoûte, le discours semble devenir cette fascination. Ensorcelée, subjuguée, la parole se tait: "C'est la transgression de l'interdit qui envoûte. . ." (607, je souligne). Soudain, le discours est lui-même suspendu (trois points de suspension. . .) dans sa transgression du discours linéaire de raison. Après la perte pure, la disparition, la parole reprend son cours, parole à l'intérieur de laquelle la perte peut à nouveau s'inscrire. Cette parole nous décrit alors "le sens d'une étrange victoire" (607) que nous donne la mort, quand soudain, c'est la parole elle-même qui meurt, et nous donne cette étrange sensation de disparition:

Mais, en moi, la mort définitive a le sens d'une étrange victoire. Elle me baigne de sa lueur, elle ouvre en moi le rire infiniment joyeux: celui de la disparition!. . . . . (607)

C'est encore une fois le discours linéaire de raison (celui qui prétend expliquer), qui disparaît: le discours de la raison est devenu celui de la mort.

Un silence similaire se fait un peu plus loin, dans la discussion du "moment décisif de la vie humaine" lorsque, "rejetant l'érotisme de la religion, les hommes ont réduit celle-ci à la morale utilitaire" (611). À ce moment de notre évolution, "l'érotisme, perdant son caractère sacré, devint immonde . . ." (611). L'érotisme, devenu im-monde, disparaît du discours, devient suspendu, mais naît de (et finalement n'est que) cette disparition. Le discours de Bataille n'est pas "de morale utilitaire," mais plutôt inutilité érotique, non pas dans la mesure où l'érotisme sortirait du monde du discours, mais plutôt dans la mesure où il est inclus, compris dans la parole de raison.

Comme le "sens" de l'énigme de Lascaux, la pensée de Bataille "se révèle et néanmoins se voile. De l'instant même où [elle] se révèle, [elle] se voile . . ." (597): dès que le discours de raison apparaît, le silence le voile dans son érotisme. Un autre coin du voile est alors soulevé, et ce coin de raison subrepticement dé-voilé est alors rapidement recouvert d'un autre voile.

Comment rendre compte des fuites du texte à l'intérieur d'une analyse d'accumulation? Puisque l'on ne peut "penser l'économique et le non-économique, le même et le tout-autre,"<sup>7</sup> il semble qu'il soit impossible d'exprimer sans entasser, économiser, ce qui se veut être perte pure, dépense. Comment de plus résister à la tentation d'expurger le texte de Bataille de tout ce qui le dé-range. Nous pourrions découvrir "le poétique ou l'exotique [. . .] qui *dans tout discours* peut s'ouvrir à la perte absolue de son sens" (Economie 383), ou bien recourir à l'analogie, la méta-phore qui tiendrait de la parole poétique mais qui trans-porterait la parole de raison vers sa fragmentation.

Par exemple, pour Foucault, c'est au coeur de la "fracture du sujet philosophique" ou de la "disparition du sujet philosophant que le langage philosophique s'avance comme en un *labyrinthe*, non pour le retrouver, mais pour en éprouver (et par le langage même) la perte jusqu'à la limite."<sup>8</sup> A un discours totalisant sur la "pensée" de Bataille, Foucault substitue donc ici une reconnaissance de la "fracture," de la "disparition" du sujet que le langage ne retrouve pas, mais qu'il éprouve et re-crée. C'est donc, à l'intérieur de chaque texte individuel que le langage connaît *et* réalise la fragmentation du "sujet philosophant" présente (hors-contexte) dans la juxtaposition de genres dans l'oeuvre de Bataille.

Dans son "Avant-Propos" Bataille annonce la problématique des *Larmes d'Eros*: "l'absurdité des rapports de l'érotisme et de la morale" (575). C'est cette "absurdité" que Bataille va nous expliquer en nous en donnant l'origine "dans les rapports de l'érotisme et des superstitions les plus lointaines de la religion" (575). J'aimerais suggérer ici que l'argument de Bataille semble effectivement évoluer au coeur de la figure labyrinthienne qu'a repérée Foucault: "de deux choses l'une, *ou* ce qui obsède est en premier ce que le désir, ce que la brûlante passion nous suggèrent; *ou* nous avons le raisonnable souci d'un avenir amélioré" (575, je souligne). Le système binaire que Bataille établit ici rappelle les choix qu'un sujet se voit amené à effectuer à l'intérieur du labyrinthe: ou il faudrait tourner à droite, ou il faudrait tourner à gauche; ou le choix est judicieux, ou il est erroné. Mais ces choix

ne sont qu'une étape dans la recherche des rapports de l'érotisme et de la morale. Bataille ne se contente pas de faire évoluer son argumentation à l'intérieur d'alternatives. Dans le labyrinthe, les chemins sont déjà tracés, il faut les choisir. Choix entre le bon et le mauvais. Bataille ne s'en tient pas à ce schéma: "il existe, semble-t-il, un moyen terme. Je puis vivre dans le souci d'un avenir meilleur. Mais je puis encore rejeter cet avenir dans un autre monde. Dans un monde dans lequel la mort seule a le pouvoir de m'introduire . . ." (575). Ici il semblerait que Bataille soit sorti du labyrinthe, du système à deux dimensions que la configuration du labyrinthe statique implique, et qu'il remette en question la structure spatiale du labyrinthe. La parole de Bataille, déjà, échappe à la structuration spatiale que Foucault lui applique.

Outre le fait que le discours de Bataille ne se plie pas aux lois d'un système (un choix binaire à l'intérieur d'un système), il ne se limite pas non plus à un seul système, à une seule grille de lecture des "données historiques": "*au-dessus* de la précision historique," nous ne perdons jamais de vue la dualité paradoxale du désir "brûlant" et du souci "raisonnable" d'un avenir meilleur. L'explication que veut nous donner Bataille des rapports de l'érotisme et de la morale prend donc la forme d'un choix entre deux voies herméneutiques, un évolutionnisme scientifique et un principe philosophique supra-historique. La métaphore du labyrinthe ne rend pas compte de la pensée de Bataille dans sa complexité dynamique et spatiale: Bataille, en allant *au-delà* des choix binaires non seulement invente une troisième direction, un "moyen terme," mais crée une deuxième dimension en postulant l'existence d'une explication supra-historique, au-dessus du labyrinthe. Ainsi, bien qu'elle ait l'avantage d'offrir une vision dynamique de la création à l'intérieur de chaque oeuvre du sujet philosophique fragmenté, la métaphore du labyrinthe risque d'enfermer le parcours discursif de Bataille dans des choix binaires et dans un espace géométrique plan.

Dans la "Préface à la transgression" Foucault compare encore la parole de Bataille à un "langage de rochers, ce langage incontournable auquel rupture, escarpement, profil déchiré sont essentiels, est un langage circulaire qui renvoie à lui-même et se replie sur une mise en question de ses limites" (762). Nous voyons donc que le langage de Bataille est "incontournable," comme le choix qu'il faut faire dans le labyrinthe: on peut contourner un angle, mais finalement, il faut toujours choisir. D'autre part, la métaphore spatiale s'enrichit ici d'une notion qui ne s'intègre pas à la forme rigide et statique du

labyrinthe: le déchirement. Si le langage est incontournable, il est aussi ce "moyen terme" par lequel il peut s'échapper: il est la "rupture" et l'"escarpement" qui permettent un passage vers le haut. Apparemment, Foucault ne se satisfait pas de la métaphore du labyrinthe, et il éprouve le besoin de juxtaposer deux systèmes métaphoriques discontinus (qui ne forment pas un système cosmogonique cohérent). Ce faisant, il parvient à rendre donc compte de ce qui échappait au labyrinthe: le moyen terme et le passage vers et par le haut. Il manque cependant une dimension à la lecture de Foucault car la juxtaposition un peu arbitraire des deux systèmes métaphoriques rend le texte de Bataille statique et plat. Que devient la dynamique du texte de Bataille?

Lorsque Foucault décrit le mouvement de la parole de Bataille, il suggère que celui-ci est "circulaire" (762). Mais comment concilier l'"escarpement, le profil déchiré" que le langage franchit avec une certaine circularité qu'il est sensé parcourir? Comment combine-t-il la circularité du langage de Bataille avec ses "décrochages dans le temps" et son "décrochage dans la distance de la parole à celui qui parle?" (761) Seule une métaphore spatiale qui pourrait rendre compte à la fois de l'espace dynamique à trois dimensions et d'une géométrie plane résoudrait la contradiction dans laquelle la parole de Foucault s'est enfermée?

Dans son article intitulé "La métaphore de l'oeil," Barthes analyse le "parcours métaphorique" de l'oeil dans *L'Histoire de l'oeil*. Barthes reprend les théories de Jakobson et lit le texte de Bataille en termes de métaphores et de métonymies, d'axes paradigmatique et syntagmatique. Pour lui, *L'Histoire de l'oeil* est basée sur deux chaînes métaphoriques (chaque chaîne est une "chaîne de signifiants [. . .] en échelle" <sup>9</sup>): celle de l'oeil et celle des larmes qui se redistribuent sur l'axe syntagmatique et entre lesquelles il y a substitution, "échange" (774). Barthes installe donc un espace de lecture mathématique, une configuration spatiale en deux dimensions qui rend compte de la verticalité et de l'horizontalité. Sa lecture est un mouvement qui, en combinant le vertical et l'horizontal fait naître une dynamique reliant une succession de points définis par leur position par rapport aux axes des X et des Y.

La formulation du langage en termes de fonction rend compte de l'effet dynamique des passages à des niveaux différents de parole dont parlait Foucault, mais elle enferme aussi le langage dans une configuration spatiale limitée horizontalement et verticalement. L'axe des X n'a qu'un nombre limité d'éléments du syntagme. L'axe des Y ne

comprend d'autre part qu'un nombre fini de séries métaphoriques (l'oeil et les larmes). Il en résulte que le langage considéré en fonction du syntagme et du paradigme en est réduit à un domaine fini. Après chaque nouvelle combinaison (x,y), il faudrait en effet retourner à l'origine. La dynamique du langage sera donc la suivante: de gauche à droite, de haut en bas et finalement de droite à gauche (ou vice-versa). Un tel langage aurait une configuration spatiale comparable à une spirale que l'on aurait aplatie, écrasée. Et comme le nombre d'éléments du paradigme est nécessairement limité, de même les trajets possibles sont un nombre limité, si bien que la dynamique de ce langage ne pourrait que se répéter indéfiniment. La spirale écrasée finit par devenir une sphère dont aucun trajet ne s'échappe. La langue, et à partir de là, le récit, seraient emprisonnés, "enserrés," dans ce que Barthes appelle la "sphère métaphorique" (774).

Une répartition spatiale en deux dimensions à la Jakobson rend donc compte de la verticalité et de l'horizontalité du discours de Bataille, ainsi que de sa dynamique. Cependant, elle limite aussi le mouvement du discours à un espace clos, tandis que la métaphore du labyrinthe chez Foucault la limitait à une géométrie plane. Quoi qu'il en soit, il semblerait que l'adaptation de ces figures métaphoriques spatiales aux *Larmes d'Éros* n'aboutit qu'à une vision totalisante qui aplatirait le discours de Bataille et sa dynamique ou les enfermerait dans un espace d'où rien ne s'échappe.

C'est cette vision totalisante que Jean-François Fourny remet en cause au début de son article sur "Les avatars de l'interdit dans l'oeuvre de Bataille":

on peut même avancer qu'une interprétation *monolithique et standardisée* de l'interdit s'est répandue, concédant implicitement à ce dernier une *stabilité* théorique qui fait cependant défaut. Mais cette interprétation, bien que largement accréditée, ne résiste pas à l'examen.<sup>10</sup>

Les métaphores spatiales que nous avons analysées relèvent de cette stabilisation de la parole de Bataille, stabilisation qui reste néanmoins théorique, car, à peine enfermé, le discours de Bataille échappe à la configuration spatiale que nous avons voulu lui imposer.

Pour détruire ou du moins secouer une interprétation monolithique de l'interdit chez Bataille, il semblerait que Fourny soit à la recherche d'une grille de lecture, d'un modèle théorique qui rendrait compte de la forme et de la dynamique de la parole de Bataille. Fourny analyse l'interdit à travers les textes de Bataille, de *La Struc-*

ture psychologique du fascisme aux *Larmes d'Eros*, essayant d'en "retracer la genèse en distinguant trois étapes" (272). Il s'ensuit donc que Fourny considère l'oeuvre de Bataille dans une vision chronologique et évolutionniste. Bien que son but soit d'ébranler la vision monolithique proposée par le discours critique, Fourny considère une évolution du thème de l'interdit dans l'oeuvre de Bataille. Or, postuler l'existence d'une évolution à l'intérieur d'un discours, c'est déjà le considérer comme *sensé*, pourvu d'un sens, d'une direction. Pour ébranler une interprétation monolithique, Fourny en est donc réduit à transformer les textes de Bataille en un autre discours monolithique.

Selon Fourny, le texte de Bataille témoigne d'une "tension permanente," de "contradictions," c'est un "obstacle" à "surmonter" (272). Pour Fourny la dialectique de l'interdit chez Bataille évolue vers une synthèse par "basculement" (272, 280). Il semblerait que la pensée de Bataille "oscille sans cesse" (281). La métaphore du balancier rend compte de la dynamique du discours de Bataille. Mais tout en choisissant une métaphore qui envisage la pensée de Bataille comme une oscillation (ce qui rend compte d'un mouvement qui revient sur lui-même puis repart), Fourny, dans ses descriptions non-métaphoriques du discours, décrit un mouvement linéaire qui ne va que dans un sens: il n'y a de plus que mouvement vers l'avant, des premières oeuvres de Bataille aux dernières. Dans les *Larmes d'Eros*, l'interdit "bascule du côté du péché originel, son *dernier avatar*" (280, je souligne) et finalement, la légitimisation de la théorie par l'ethnologie (la troisième étape) est suivie d'un "basculement *définitif* du côté de la Bible" (272, je souligne).

Pour Fourny, la pensée de Bataille prend donc la forme de glissements successifs, de points "en porte-à-faux" (272, 280) qui basculent jusqu'à une situation stable, finale qui retient le balancier dans une position figée: "la dernière métamorphose nous sera présentée dans *Les Larmes d'Eros* où, tout en maintenant les *acquis* de la pré-histoire et de l'ethnologie [. . .], l'interdit vient finalement se *superposer* au mythe biblique du fruit défendu" (281, je souligne). *Finalement*, le "basculement définitif de l'interdit du côté de la Bible" *clôture* l'évolution de l'interdit dans l'oeuvre de Bataille (272). D'où la contradiction de Fourny qui déclare par ailleurs que "contrairement à ce qui est généralement affirmé, l'interdit est une notion profondément *instable* dont l'assise théorique se révèle *fuyante*" (280). Or, c'est précisément cette "assise fuyante" et "l'instabilité" de

la notion que la métaphore du balancier telle que Fourny l'utilise, entraîne, dans son sillage, mais finit par paralyser. Outre le fait qu'il ne parcourrait qu'une direction, le discours de Bataille s'immobiliserait finalement dans une position de non-retour qui serait la *somme* de ses métamorphoses et qui viendrait englober les résultats d'autres accumulations. Appliquer la métaphore du balancier à la pensée de Bataille revient bizarrement à l'enfermer, à l'immobiliser en un point où règne non plus l'érotisme mais son contraire, le travail, en un point d'où la perte, la dépense auraient déjà disparu définitivement. Le balancier figé, privé de mouvement, de direction, de sens, ne rend bien sûr pas compte de la dynamique du non-sens de la parole de Bataille. Si le balancier de Fourny exprime le "non-sens," c'est seulement dans la mesure où il fige la direction. Le balancier de Fourny est une absence de sens (direction) où les sens (signification) s'accumulent, alors qu'il semblait au contraire vouloir trouver une métaphore qui exprimerait le non-sens (non-signification) dans ce qu'il a de plus dynamique et de plus prodigue.

Proposons donc pour conclure que, pour parler de la parole de Bataille, il nous faut trouver une grille de lecture, un modèle métaphorique qui rendrait compte à la fois de la dynamique discursive (évolutions linéaires, spatiales) ainsi que de la perte subite de "sens," de la phagocytose du discours "théorique" par l'irruption de la perte pure, du mot poétique, de l'extase, de l'érotisme. Les *Larmes d'Eros* semblent, plus que tout autre texte de Bataille, épris des "avatars" de son propre discours: si un seul modèle de lecture pouvait nous emmener dans le périple de son interdit, dans le labyrinthe, les sables mouvants de son érotisme, il devrait rendre compte de toutes les formes de transgression qui caractérisent le texte. Il me semble que c'est précisément au moment où Foucault cherche à définir la transgression (et non pas le texte dans son ensemble) qu'il conceptualise ce modèle impossible qui aurait pu servir de métaphore pour décrire le cheminement de la pensée de Bataille:

La transgression n'est donc pas à la limite comme le noir est au blanc, le défendu au permis, l'extérieur à l'intérieur, l'exclu à l'espace protégé de la demeure. Elle lui est liée plutôt selon un *rapport en vrille* dont aucune effraction simple ne peut venir à bout.

(Foucault 755, je souligne)

On pourrait donc, pour apercevoir la transgression du texte de Bataille, le lire comme une "vrille" qui nous entraînerait dans le

dédale de sa raison et de son érotisme, dont certains points repasseraient, en occupant un autre espace, une autre dimension. Le regard, subjugué par la succession étrange de points bizarrement proches et soudain lointains serait entraîné par le mouvement de la vrille, de la spirale jusqu'à l'explosion de vide, de non-sens. Le regard, rivé sur le mouvement et arrivé à la fin de la spirale, ferait l'expérience du non-sens.

Mais la vrille, qui semble être la métaphore idéale à opposer (ajouter?) à toutes celles que nous avons étudiées jusqu'ici, n'échappe pas à leurs défauts: elle est, elle aussi, une totalisation. Je suggérerais donc que c'est la *recherche* de métaphores de lecture qui constitue en elle-même une interprétation mimétique d'un texte de la transgression et que le fait que nous en soyons encore à chercher le modèle idéal, est un *effet* de lecture, un exemple du type d'interprétation que le discours de Bataille *produit*. Le texte de Bataille qui résulte du mélange de l'érotisme et du travail visiblement incite à la production de modèles métaphoriques qui rendent compte des frictions que la logique ne résout pas. Finalement, on pourrait "résumer" la critique de Bataille à une accumulation de lectures qui, elles-mêmes, forment un supra-texte de travail, d'accumulation, mais qui, par ailleurs, a un côté ludique, créatif, érotique.

Le texte que nous avons proposé ici passe de métaphores en métaphores un peu comme le texte de Bataille qui chemine, à la manière d'une vrille, le long d'un parcours infini et indescriptible. Notre lecture, constituée de la critique des métaphores totalisantes, ajoute, enlève, mais procède par accumulation: elle est donc elle aussi tentée par la constitution de la métaphore idéale qui rendrait compte du texte de Bataille. En fait, la "vérité" de la lecture des *Larmes d'Eros* n'est pas dans la découverte du modèle qui "marche" mais dans la prise de conscience que le texte de Bataille incite à la création de métaphores tout en refusant systématiquement de s'y laisser englober.

*Jean Mainil is in the Master's program in French at the University of Illinois.*

## Notes

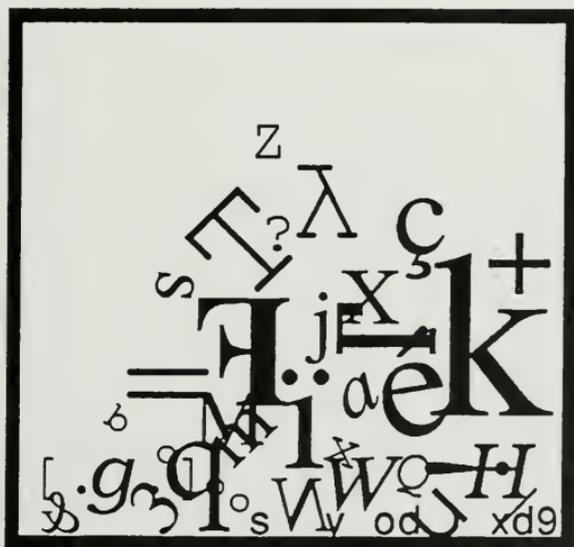
1. Jacques Derrida, "De l'Économie restreinte à l'économie générale: un hégélianisme sans réserve" in *L'Écriture et la différence* (Paris: Seuil, 1967) 385.

2. Bernard Sichère, "L'Écriture souveraine de Georges Bataille" in *Tel Quel* (93) 65.
3. Julia Kristeva, "Bataille, l'Expérience et la pratique" in *Actes du Colloque de Cerisy* (1972). (10/18, 1973) 275.
4. C'est du moins la terminologie qu'a adoptée, par exemple, Kristeva pour qui "les écrits théoriques comme *L'Expérience intérieure*, *l'Erotisme* [. . .] enchaînent et dissolvent les thèmes des systèmes idéologiques, religieux ou scientifiques" (Kristeva 281).
5. Georges Bataille, *Les Larmes d'Eros*. Oeuvres Complètes IX (Paris: Gallimard, 1979) 610-11.
6. Maurice Blanchot, "Le Jeu de la pensée" in *Critique* (195-96) 738.
7. Jacques Derrida, "La différance" in *Tel Quel: Théorie d'ensemble* (Paris: Seuil, 1968) 60.
8. Michel Foucault, "Préface à la transgression" in *Critique* (195-96) 761-62.
9. Roland Barthes, "La Métaphore de l'oeil" in *Critique* (195-96) 772.
10. Jean-François Fourny, "Les Avatars de l'interdit dans l'oeuvre de Bataille" in *Stanford French Review* VI (Fall-Winter 1982) 271, je souligne.

# PAROLES GELEES

UCLA French Studies

R



Volume 9  1991



# PAROLES GELEES

UCLA French Studies

Ce serait le moment de philosopher et de  
rechercher si, par hasard, se trouverait  
ici l'endroit où de telles paroles dégèlent.

Rabelais, *Le Quart Livre*

Volume 9  1991



# CONTENTS

---

## ARTICLES

Medievalism: Testing Ground for Historicism(s)? ..... 1  
*Round table discussion with Peter Haidu,  
Alexandre Leupin, and Eugene Vance*

Between *fantasque* and *fantasmagorique*: a fantastic  
reading of Balzac's *La Peau de Chagrin* ..... 33  
*Nicoletta Pireddu*

Une lecture des *Larmes d'Eros*, ou une autre  
"nécessité de l'impossible" ..... 49  
*Jean Mainil*

*Grammatologie* or *Gramma Au Logis*: *Gramma's* Drama .... 67  
*James Arlandson*

REVIEW ..... 85

William VanderWolk, *Flaubert Remembers. Memory and  
the Creative Experience*  
[Piers Armstrong]

UCLA FRENCH DEPARTMENT  
DISSERTATION ABSTRACT ..... 89

